

Réapprendre à vivre après les camps

Une nouvelle inédite en français raconte comment Boris Pahor est né une deuxième fois, à Lille, en 1945

ECLAIRAGE

En hommage à Boris Pahor, l'association Les Lettres européennes publie un passionnant ouvrage intitulé *Souffrance et littérature dans l'extrême oppression*. Sous la direction de Maryla Laurent et Olinda Kleiman, enseignantes à l'université des sciences humaines et sociales Lille-III, ce volume interroge « le lien substantiel entre littérature et souffrance » et explore la façon dont les écrivains l'expriment selon les langues, les cultures et les époques.

La Mitteleuropa est ici très présente. Du Hongrois Sandor Marai au Roumain Dan Lungu en pas-

sant par le Tchèque Frantisek Halas, la Serbe Biljana Sribljanovic ou le Croate Slobodan Snajder, on navigue dans différentes esthétiques du désastre, sous le signe de l'enfer, du bannissement, du deuil, de la résilience.

A tout seigneur tout honneur, c'est Boris Pahor qui ouvre le livre, avec une nouvelle inédite en français, « Le berceau du monde ». Une vingtaine de pages à peine, mais difficiles à oublier. Nous sommes en 1945. Pahor, avec deux camarades rescapés, François et René, rentre de Bergen-Belsen. C'est un matin de mai. Le train arrive en gare de Lille, dans un silence – « une absence de vociférations » – tellement inhabituel qu'il éveille presque un sentiment de panique chez ces trois « revenants » qui pourtant n'en « reviennent » pas

d'être – vraiment ? – revenus. Ils sont là dans « leurs vêtements à rayures bleuâtres », trois fantômes aussi étonnés qu'un « habitant de la forêt vierge qui poserait pour la première fois ses pieds nus sur la paille ». Ce sont ces premières heures que raconte Boris Pahor.

«Alphabet humain»

La Croix-Rouge américaine a beau leur avoir remis une boîte en carton ressemblant à « une trousse de premier secours », on les voit livrés à eux-mêmes. Jusqu'à ce qu'un coiffeur offre de les raser gratis. C'est là, pendant cette extraordinaire séance de rasage, que Pahor nous fait sentir quelque chose de ce qui les envahit. Un mélange de sensations physiques et d'impressions floues. La texture fabuleuse des tissus. La surprise

gênée du coiffeur devant cette « patrouille zébrée ». La joie d'être assailli par « une liberté cosmique ». Le « sentiment intempestif d'avoir coopéré à un pêche impardonnable et en conséquence d'être séparé des piétons innocents et ordinaires de Lille ». La curiosité pour « le sens des affaires quotidiennes des gens normaux ». La vie du dehors qui arrive par le radio, la mort de Mussolini, les parfums de Trieste qui reviennent en imagination.

Et les questions : comment se readapte-t-on ? Est-ce que ça viendra vite ? Trop vite ? Que faire des vêtements zébrés ? « Les laver et les repasser » pour qu'ils soient « un avertissement » pour les enfants et les enfants des enfants ? « Tu n'as qu'à les suspendre dans ton armoire », dit François. Ainsi, la pro-

chaine fois que tu en auras besoin, tu les auras à portée de main ».

Dans un très beau texte intitulé « Ma petite sœur l'Espérance », l'universitaire Guy Fontaine souligne que cette nouvelle de Pahor est « l'un des rares documents littéraires du XX^e siècle qui témoignent du réapprentissage de la vie » après le camp. Quelle émotion dans ce texte. Comme il est vraiment juste. Comme il est faussement simple. On est le 1^{er} mai 1945. Dans la tête d'un homme de 32 ans fauche un jour par un coup de dé de l'Histoire. Et on « balbutie avec lui le B A - BA de l'alphabet humain ». ■ F.L.N.

Les Lettres européennes Souffrance et littérature dans l'extrême oppression, sous la direction de Maryla Laurent et Olinda Kleiman. Le Rocher de Cailloupe/Numilog. 266 p., 19 €